

Rééquiper les voies sans les dénaturer

La génération Edlinger a bientôt l'âge de la retraite. Et les voies que ses grimpeurs ont équipées nécessitent une cure de jouvence pour pouvoir être encore parcourues en toute sécurité. Dans les Gast, comme ailleurs, des rééquipiers s'activent, dont le guide fribourgeois Bernard Muheim.

SOPHIE ROULIN

Banzaï, Les couilles dans le bénitier, Rêve d'éléphant. Pour les grimpeurs aguerris (6c à 7b+), ces voies aux noms évocateurs comptent parmi les classiques des Gastlosen. Ouvertes dans les années 1980 ou 1990, elles ont récemment été rééquipées, geste indispensable pour que les nouvelles générations de grimpeurs puissent en profiter sans se mettre en danger.

«Avec la météo et l'usure, le matériel se dégrade au fil des ans, explique Bernard Muheim. Parfois, ça n'a pas l'air abîmé, mais la corrosion est là, dans la roche, derrière la plaquette.» Guide de montagne installé près de Guin, il est le coordinateur fribourgeois de l'association ReBolting. Fondée en 2017 par des passionnés bernois, cette association permet de soutenir les rééquipiers en leur fournissant le matériel. «Ils font un gros boulot pour trouver des sponsors et du financement.»

C'est qu'équiper ou rééquiper une voie a son coût. Pour assurer une certaine longévité, ReBolting a fait le choix de l'innox A4. «Chaque point d'ancrage coûte 7 à 8 francs, un relais près de 40 francs. Pour des voies de plusieurs longueurs ou pour un secteur entier, ça fait vite des sommes. On comprend que les ouvriers ne mettent pas forcément du matos de cette qualité, même si ce serait idéal.» Car, si ReBolting soutient l'assainissement de voies existantes, elle ne fournit pas de matériel pour les nouveaux tracés.

Le mouvement s'accélère

Comment se fait le choix des voies qui vont être rééquipées? «L'intérêt est d'assainir les plus belles, mais c'est un critère subjectif, répond Bernard Muheim. Souvent, les ouvriers encore actifs rééquipent leurs propres voies.» Ainsi, sur le site de ReBolting, on voit aussi apparaître les noms de Peter Gobet, de Gérald Buchs ou encore François Studemann au fil des assainissements. Près d'un tiers des Gast a probablement déjà été rééquipé et le mouvement s'accélère.

«Quand les ouvriers ne sont plus actifs, mais qu'on peut



Bernard Muheim passe vingt à trente jours par année avec une perceuse et un marteau accrochés à son baudrier. «Equiper, c'est une passion. Ça a quelque chose de génial de se dire que personne n'est passé par là.»

encore les joindre, on va prendre contact pour savoir s'ils sont d'accord avec un rééquipement, ajoute Bernard Muheim. C'est aussi l'occasion de discuter de la voie, de son caractère et de son époque.»

Une certaine philosophie, qu'il est chargé de promouvoir en tant que coordinateur, est en effet défendue par ReBolting. «L'idée est de préserver le caractère de la voie. Si on assainit un tracé ouvert par Erhard Loretan, on ne va pas mettre un spit tous les mètres, ce serait dénaturer la voie et lui faire perdre de son mythe. Rééquiper ne veut pas dire rajouter des points. Parfois on en enlève même.» Quand des ancrages amovibles – coinces et friends – per-

mettent une alternative sûre et évitent une intervention intrusive dans la roche.

«Il ne faut pas confondre sécurité et exposition, poursuit le guide de montagne, actif depuis plus de vingt ans. Nous veillons à davantage de sécu-

LA RENCONTRE

rité, notamment aux relais, mais cela n'empêche pas l'exposition ni la chute.» Tomber de 10 ou 20 mètres dans un dévers et loin du sol continue de faire partie du jeu.

Etre prêt à la critique

En tant que guide et coordinateur de ReBolting, il aimerait sensibiliser les grimpeurs. «Avec la pratique en salle, où tout l'équipement est constamment contrôlé, les grimpeurs effectuent les gestes par automatisme et ils en oublient qu'il est essentiel de vérifier l'état des relais ou des points.»

Grimpeur et équipier depuis son adolescence – il avait 16 ans quand il a ouvert sa pre-

mière voie – Bernard Muheim continue à passer vingt à trente jours par année avec une perceuse et un marteau accrochés à son baudrier. «Equiper, c'est une passion. Ça a quelque chose de génial de se dire que personne n'est jamais passé par là, que la nature a modelé chaque prise, chaque réglette... Mais il faut être prêt à la critique: les spits sont toujours un peu trop à gauche, trop loin ou trop haut. Il y a rarement des retours positifs, sauf celui d'observer les grimpeurs qui prennent du plaisir dans nos voies.» ■



Hors traces

PAR FLORENCE LUY

Avec ou sans ox'?

LE (FAUX) DÉBAT. En 1953, Edmund Hillary et Tenzing Norgay atteignaient le sommet de l'Everest. Ils avaient recouru à des bouteilles d'oxygène. Vingt-cinq ans plus tard, Peter Habeler et Reinhold Messner réalisaient pour la première fois cette ascension sans assistance respiratoire. Dès lors (cela fait donc plus de quarante ans), le débat fait rage: est-ce éthique de grimper sur une montagne de très haute altitude avec l'aide d'oxygène en bouteille?

La montagne n'appartient à personne ou à tout le monde? Choisis ton camp, alpiniste!

Ceux qui répondent non estiment que c'est à l'alpiniste de s'adapter à son objectif et pas à la montagne de se montrer plus accessible.

Ceux qui répondent oui trouvent inutile de risquer sa vie quand cela est évitable.

En effet, l'oxygène aide le corps à lutter contre le froid et lui permet d'accroître sa capacité à progresser en étant moins fatigué, moins lent et plus conscient.

Posons la question autrement: la montagne est-elle réservée à ceux qui la méritent dignement ou est-elle un terrain de jeu et d'aventure suffisamment vaste pour être partagée par des personnes aux défis différents?

Là encore, les deux camps ne sont pas prêts à se mettre d'accord. D'autant plus quand les expéditions commerciales se multiplient parallèlement à la réalisation d'exploits toujours plus remarquables (à l'instar de la performance de Kilian Jornet en 2017 à l'Everest, sans oxygène, sans l'aide de sherpas).

Eh oui, car en plus de l'usage de l'ox', encore faut-il mettre dans la balance les bouteilles polluantes, la logistique, la médication, l'usage de cordes fixes, le choix de voies déjà réalisées/tracées, etc. Ne rêvons pas, on ne va pas trouver la réponse ici à coups de piolet magique.

A écouter les puristes, la véritable première ascension de l'Everest serait celle de Messner en 1980, sans oxygène, en solo, en période de mousson et par une nouvelle voie.

Là, le curseur est placé tout à droite, sans compromis possible. Finalement, ne peut-on admettre qu'utiliser de l'oxygène est un choix personnel? Chacun joue avec ses règles, ses compétences et sa conscience. L'essentiel étant d'avoir l'honnêteté de dire ce qui a été réellement fait et de replacer sa réussite dans le contexte des autres réalisations. ■

Au bonheur de la Pierreuse silencieuse

PLAN-DE-LA-DOUVE. Les cris des enfants, du coq, de quelques rares oiseaux bien trop matinaux. Puis le son de la rivière, celui des cloches des vaches reposant paisiblement, tout sauf pressées de vivre leur première désalpe

télévisée. Et puis... plus rien. Silence, marchez, la Pierreuse silencieuse s'offre à mes pieds. Il suffit d'écouter.

EN CHEMIN Ecouter le néant est, pour moi, aussi reposant que déstabilisant. Je lève donc la tête, en

quête du moindre bruit, d'une trace de vie. Rien ne point en cette matinée de septembre. Il faut alors se raccrocher à ses pas, son souffle et cette brise fraîche et silencieuse – en apparence du moins – dans la plus grande réserve naturelle de Suisse romande. Le bonheur.

D'où cette envie d'arrêter le temps et de suspendre sa vie, un bref instant, assis sur l'un des nombreux cailloux ne demandant qu'une bonne compagnie. L'envie passe,

car la balade n'est pas terminée. Celle-ci a commencé à la gare de Château-d'Ex. Passé le pont Turian (le plus ancien pont suspendu de Suisse romande) et la bucolique cascade de Ramaclé,

je remonte la vallée verdoyante de la Gérine pour m'inviter au cœur de la Pierreuse. De l'ombre et du silence, j'en sors au Plan-de-la-Douve (2003 m), point culminant de cette balade. De là, un léger détour s'impose entre les sapins pour s'offrir une vue dégagée. A gauche, la Douve. A droite, le Rocher-du-Midi. Et en face, L'Etivaz. Le village d'arrivée se rejoint par une descente en forêt courte, mais plutôt abrupte. L'idéal pour mieux apprécier et se rappeler de la montée, incontestablement le point fort de cette cinquième étape du Grand Tour des Vanils. QUENTIN DOUSSE



«L'idée est de préserver le caractère de la voie. Si on assainit un tracé ouvert par Erhard Loretan, on ne va pas mettre un spit tous les mètres.» **BERNARD MUHEIM**